



# un rendez-vous stammdësch à SANEM

Aude-Laurence Biver  
Paul Mathieu  
Fabio Godinho

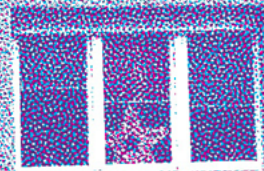
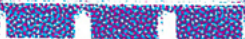
Collectif Le Gueuloir



BUCHERBONG

Cafe Theaterstr.  
Beim Mimmche

Einmal um die Welt, das ist das Ziel der Expedition. Die Expedition ist eine Reise, die von der Weltreise nach Afrika über die Weltreise nach Asien bis hin zur Weltreise nach Europa führt. Die Expedition ist eine Reise, die von der Weltreise nach Afrika über die Weltreise nach Asien bis hin zur Weltreise nach Europa führt.



Le Collectif Le Gueuloir  
présente

un rendez-vous  
stammdösch  
à SANEM

par  
Aude-Laurence Biver  
Paul Mathieu  
Fábio Godinho





# Préface

*À table nous chantons, et la mémoire tout autour, danse.*

Ah, ces *Stammdesch* ! Ces tables de café où le vin se mêle aux confessions, où les silences sont aussi éloquentes que les éclats de rire, où les histoires — celles qu'on croit enfouies — remontent à la surface comme une source capricieuse. C'est là, au *Theaterstiffchen*, sur ces bois usés par les coudes et les chagrins, que *Le Gueuloir* a tendu l'oreille. Pas en voleur, non : en complice. En passeur. Parce que ce collectif d'auteurs transfrontaliers, lui, ne veut pas seulement crier dans les métropoles. Il veut aussi faire entendre les voix qui murmurent entre Sanem et Belval, celles qui s'accrochent à la terre rouge, aux mines éteintes, aux fantômes des hauts-fourneaux.

Pour cette édition, trois auteurs et trois façons de faire danser le passé sans le momifier.

**Aude-Laurence Biver** nous jette d'abord sur une voie ferrée, en plein hiver. Émile, le vieux, tente d'attraper la mémoire avant qu'elle ne s'envole : celle de son père Jos, de son grand-père Michel, de tous ces gueules noires qui ont creusé la richesse du pays à coups de sueur et de silence. Et puis il y a Lou, sa petite-fille, danseuse de dix-sept ans qui refuse l'héritage comme on refuse un cadeau empoisonné. « *Je ne veux ni enfants ni usine !* » hurle-t-elle presque. Pourtant, c'est elle qui, à la fin, fonde une nouvelle amicale citoyenne. La mémoire, voyez-vous, n'est pas une tombe. C'est un socle. « *Tout reste à inventer, en semble.* »

**Paul Mathieu**, lui, nous fait rire avec une fausse lettre d'évacuation — un canular d'écoliers qui réveille les peurs de 1940, les légendes de la butte de Soleuvre, les métaux lourds de la source Bel-Val. Mais attention : sous les éclats de rire, la terre rouge est toujours là. Elle porte désormais des orchidées, des loups revenus en catimini, une cigogne noire qui traverse le ciel comme un présage. « *La terre ne meurt pas, elle se réinvente* », semble nous dire Alia, employée de la réserve de Biosphère, tandis que Jeannette et Pierre, deux vieux complices, continuent de siroter leur café en riant de leurs propres fantômes.

**Fábio Godinho**, enfin, nous embarque dans le *Theaterstifchen*, ce café-théâtre de Belvaux qui fut un repaire de rêves avant de devenir un décor. Un metteur en scène y répète un spectacle sur la mémoire du lieu, vingt ans après sa fermeture. Et soudain, les murs parlent : l'homme au bonnet change de tête chaque jour, la femme derrière le comptoir incarne toutes les femmes de l'ombre, le vieux Jacob Thielen Johann, traqué comme un sorcier en 1608. « *À quel moment devient-on coupable quand on n'a rien fait ?* » La question fuse. La réponse, elle, est dans le geste : le théâtre n'est pas un abri. « *C'est juste un endroit où on reste ensemble un peu plus longtemps.* »

Ici, pas de folklore, pas de nostalgie en sucre candi. On s'assoit, on écoute, on transforme. Les textes sont nés là, dans ces cafés, ces friches, ces mémoires à vif. Ils seront / ont été joués devant ceux qui les ont inspirés — imaginez vous raconter votre vie au comptoir, et quelques semaines plus tard, l'entendre, transfigurée et vivante, jouée par un comédien qui la renvoie en écho !

Trois récits liés par l'obsession du temps qui passe, la mémoire qui s'effiloche et pourtant, comme le souligne Paul Mathieu, « *Du haut des pyramides de Guizèh, quarante siècles nous contemplent. {À Soleuvre}, le chiffre peut être multiplié par on ne sait combien de millions d'années.* » Oui, la Terre Rouge est toujours là. Elle porte l'université de Belval, les orchidées sauvages, les rires des gamins qui inventent des fausses lettres d'évacuation. Elle porte surtout ces cafés où l'on se retrouve, où l'on se raconte, où l'on rit beaucoup et où l'on pleure encore un peu sur les dérives du monde.

Franck Lemaire  
Auteur — Metteur en scène







# Le sens de l'histoire

De Aude-Laurence Biver

## Scène 1

*Commune de Sanem, le dimanche avant la Sainte Barbe de l'année 2025.  
Émile, 78 ans et Lou, sa petite fille de 17 ans, se tiennent au-dessus d'une ligne  
de chemin de fer. C'est l'hiver et un tapis de givre recouvre la végétation.*

ÉMILE. — Je ne comprends pas. La dernière fois que je suis venu, j'en ai vu passer deux.

LOU. — De quoi tu parles ?

ÉMILE. — C'est une surprise.

*Ils restent silencieux.*

LOU. — J'ai froid.

ÉMILE. — Il ne devrait plus tarder.

LOU. — Je sens plus mes doigts.

ÉMILE. — Encore un peu de patience.

LOU. — Ça fait déjà vingt minutes qu'on attend et à part un tunnel, des rails, l'éternel gris du ciel et des arbres tout aussi gelés que moi, je ne vois rien qui se profile à l'horizon.

ÉMILE. — Pourtant, si tu regardes bien, il y a deux maisons qui surplombent les rails. Des maisons d'ouvrier. Une rose et une jaune. Je ne connais pas les propriétaires de la rose mais la jaune appartenait à Eugène Wagner, un des trois membres de l'amical qui est décédé récemment. Chaque année, le dimanche juste

avant la Sainte Barbe, nous déposons une gerbe de fleurs devant la chapelle des mineurs. En mémoire des membres qui nous ont quittés dans l'année. Les fleurs de ce matin, c'étaient pour lui. Pour mon ami, Eugène.

LOU. – Tu l'as trainé ici lui aussi et il est mort d'hypothermie ?

ÉMILE. – AVC, dans sa cuisine. Au mois d'août. Rassurée ?

LOU. – Mouais. *Un temps*. Et la maison, qu'est-ce qu'elle va devenir ?

ÉMILE. – Les murs emprunts de l'histoire des Wagner ont été mis en vente par la famille le mois dernier.

LOU. – Normal.

ÉMILE. – Dans le temps les enfants reprenaient la maison de leurs parents. Aujourd'hui, vous vous échappez à des kilomètres.

LOU. – Moi je ne trouve pas ça triste, au contraire. Une nouvelle histoire viendra se glisser dans les interstices des murs de la maison. Et cette famille laissera elle aussi des espaces vides pour que se gravent les souvenirs d'une autre famille. Ce sera une œuvre réalisée à plusieurs mains, une œuvre collective. C'est bon, on peut y aller maintenant ?

ÉMILE. – Vous êtes toujours si impatients, vous les jeunes ?

LOU. – Premièrement, je ne suis pas tous les jeunes. Deuxièmement, je te rappelle qu'on est dimanche et qu'à cette heure-ci, je devrais être dans mon lit en train de dormir après un after. Au lieu de ça, je me retrouve dans le froid glacial à attendre un truc qui n'arrivera peut-être jamais.

ÉMILE. – À midi, s'ils n'est pas là, je t'emmène déjeuner. Ça te va ? *Un temps*. C'était bien cet « afterwork » ?

LOU. – Un after, papi. C'est quand on prolonge une soirée jusqu'au petit matin.

ÉMILE. – Tes parents te laissent rentrer si tard ?

LOU. – J'ai bientôt dix-huit ans.



ÉMILE. – Le temps passe, indomptable. *Un temps.* Tu aimes ça, danser ?

LOU. – C'est ma passion. Je danse dans ma tête vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je danse dans ma chambre, dans la salle de bain, au lycée, au conservatoire et le week-end en soirée. Parfois je danse même dans mes rêves.

ÉMILE. – Où est-ce que vous sortez, avec tes amis ?

LOU. – À Luxembourg, pas le choix. Y'a rien, ici.

ÉMILE. – Dans le temps, il existait des endroits pour s'amuser. La commune de Belvaux, à elle seule, comptait au moins cinq ou six dancings. C'est dire si on avait l'embarras du choix.

LOU. – Cinq ou six ?!

ÉMILE. – Je ne plaisante pas. Ah, il y avait de l'ambiance ! Par contre il valait mieux éviter de se retrouver au milieu d'une bagarre. Ça partait vite à l'époque !

LOU. – Ah ?

ÉMILE. – Les gens travaillaient plus dur donc ils étaient plus nerveux.

LOU. – On travaille toujours dur, papi ! Mais on met des limites pour ne pas reproduire le même schéma que nos parents. Ne plus sacrifier sa vie pour un travail asservissant, j'ai envie de croire que c'est le sens de l'Histoire.

ÉMILE. – C'est un luxe très récent.

LOU. – Si on nous accorde au moins celui-là... Et je suis bien consciente qu'il n'est pas donné à tout le monde.

ÉMILE. – À l'époque, on n'avait pas le loisir de questionner le sens de sa vie. C'était marche ou crève, point. Mais ça, qui s'en souvient ? À part les derniers membres encore vivants de l'amicale, qui se rappelle des conditions de travail dans les mines ? De la roche qui chute et qui tue dans les villes souterraines ? Qui supporte encore l'usure de ses membres à force de labeur ? Nous sommes de moins en moins nombreux, la grande faucheuse nous emporte les uns après les autres. L'année prochaine on ferme

l'association. Alors demain, qui œuvrera pour la sauvegarde de la tradition du mineur ? Qui honorera le travail et se souviendra du nom de ces hommes à qui on doit la richesse de notre pays ?

LOU. – Comment toi tu peux te souvenir de ça ?

ÉMILE. – Jos, mon père, ton arrière-grand-père, était ouvrier pour l'Arbed et mon grand-père, Michel, était mineur, à Belvaux. Ils m'ont transmis une part de leur vécu.

LOU. – Mon arrière-arrière-grand-père...

ÉMILE. – C'est loin tout ça, n'est-ce pas ?

LOU. – Oui.

ÉMILE. – Pourtant, leur histoire appartient aussi à la tienne. Peut-être que tu n'y as jamais porté attention mais elle est inscrite quelque part sur les murs de ta maison. (*On entend au lointain, le bruit d'un convoi de wagonnets qui avance vers eux.*) Ah, le voilà ! Je savais bien qu'il allait arriver !

LOU. – Je suis en train de perdre mes orteils pour un petit train ?

ÉMILE. – Ferme les yeux.

LOU. – Maintenant ?

ÉMILE. – Oui !

LOU. – Mais /

ÉMILE. – Vite ! Je vais te lire un poème de Sandro Bernucci que j'affectionne tout particulièrement.

LOU. – De plus en plus cringe...

ÉMILE. – Je vous vois pleurer  
Vous pensez à eux  
Je vous vois souffrir  
Vous les avez vus mourir  
Beaucoup ne sont plus parmi nous  
Ils ont perdu la vie, dans les profondeurs, dans ces trous  
À tous ces amis, perdus dans ces trous  
Par un effondrement ou un coup de risou

Vous êtes descendus dans ces trous  
Où vous ne voyiez plus la lumière du jour  
Vous n'aviez plus la notion du temps  
Et vous aviez peur, assez souvent  
Il n'y avait pas autre chose à faire  
Travailler et se taire  
Mais la vie continue pour vous  
Et vous n'êtes pas un souvenir pour nous  
Avec pelle et pioche vous avez travaillé  
À enrichir un patron, une société  
Qui a le mérite, de l'économie d'une nation  
Et c'est vos bras, qui en ont porté une portion  
Pour rester pauvres et embêtés  
En perdant votre santé  
Même vos femmes ont été oubliées  
Quand à la maison, de peur elles priaient

Maintenant que vous avez encore peu d'amis  
Montrez aux jeunes, le casque bien mis  
La lampe à acétylène  
Vos blessures, vos...

*Émile s'arrête brusquement. Une femme est assise sur le contenu d'un des waggonnets. Le convoi s'arrête à leur hauteur. Elle se lève et s'adresse à eux.*

**SOPHIE.** – Même vos femmes ont été oubliées...

**ÉMILE.** – Pardon ?

**LOU.** – Je peux ouvrir les yeux ?

**SOPHIE.** – Lou. Fille de Caroline et Marc Mousel.

*Lou ouvre les yeux.*

**LOU.** – Comment elle sait ?

**ÉMILE.** – Est-ce que tu la vois aussi ?

**LOU.** – C'est qui ?

**SOPHIE.** – Je suis Sophie Galles. Fille de Pierre et Yvonne Becker. Femme de Michel Galles. Sophie Galles, mère de Jos, grand-mère d'Émile Galles.

ÉMILE. – Qu'est-ce que c'est que ça ?

LOU. – Je commence à kiffer la surprise !

ÉMILE. – La surprise, c'est les wagonnets. Ils ont longtemps transporté la fonte de Esch-Belval vers l'usine de Differdange et aujourd'hui ils acheminent la ferraille pour le fourneau électrique de l'Arbed.

LOU. – Jamais de minerai ?

ÉMILE. – Non. La minette était transportée depuis les quais de Belvaux et Solœuvre.

LOU. – Alors pourquoi tu m'as emmené ici ?

ÉMILE. – Pour que tu entendes le son d'un convoi sur les rails pendant la lecture du poème.

Que tu aies un aperçu de l'ambiance.

LOU. – Un dimanche ?

ÉMILE. – Oh... Je n'y avais même pas pensé. Mais alors s'ils ne circulent pas le dimanche ?

LOU. – C'est un délire !

SOPHIE. – Je suis Sophie Galles. Née le 08 juillet 1885 et décédée le 13 février 1966 à Belvaux. Mon corps repose dans le caveau familial du cimetière de la ville au pied de la statue de la jeune fille au bouquet.

LOU. – C'est une actrice ?

ÉMILE. – Non. Ma grand-mère.

LOU. – De mieux en mieux !

SOPHIE, à Lou. – Le devoir de mémoire. Je suis Sophie Galles, j'ai dix-huit ans et j'ai un emploi. Je me rends tous les matins à l'établissement de la source minérale. Halle de soutirage. Je mets l'eau en bouteille. L'eau de la source de Belvaux, l'eau Bel-Val exportée dans le monde entier, « Bel-Val, la plus hygiénique des eaux de table, la plus agréable des eaux médicinales ». Je suis une femme et j'ai un emploi. Ce n'est pas courant. Je mets l'eau

dans des bouteilles en verre. 0,425 litre chacune. 650 grammes. L'eau qui jaillit de la source Belvaux, l'eau minérale et médicinale contre le catarrhe, les affections de l'estomac, la goutte, les rhumatismes, la tuberculose et les hémorroïdes. Halle de soutirage. Tous les jours ouverts.

Je suis une employée de la société anonyme générale des eaux minérales de Bel-Val. Je ne suis pas la seule. Nous sommes plusieurs femmes à travailler ici. Nous sommes même en majorité dans cet établissement. Nous mettons l'eau en bouteille pour que les bienfaits de notre source profitent au monde entier.

LOU. – Il y a une source ici ?

ÉMILE. – Au pied des deux anciennes cheminées, sous la dalle en béton. Ça fait bien longtemps qu'elle n'est plus exploitée.

SOPHIE. – Je suis Sophie Galles, j'ai vingt-trois ans, je rencontre Michel un soir de bal et pendant quelques heures j'oublie tous mes soucis. Il travaille à la mine et les jours qui suivent, mes pensées l'accompagnent partout. Jusque dans les profondeurs des galeries. Je mets en bouteille, lui, il creuse. Succession de mouvements répétitifs, chorégraphie quotidienne de l'embouteillage et du piochage. Entre nos mains, les richesses du sol qui font la fortune d'une poignée d'hommes. Nous créons leur richesse à la sueur de nos fronts. Mais ces jours-ci, c'est de l'amour que je transpire et je me dis qu'à la place de l'eau je pourrais remplir les bouteilles de celui-là. Je pourrais remplir des centaines, des milliers de bouteilles. Fournir le pays mais aussi la France, l'Allemagne, l'Espagne, l'Argentine, l'Amérique, la Chine, le Congo. Le monde entier. Je suis une source inépuisable. Je pourrais ériger mon propre empire.

LOU. – Trop random...

SOPHIE. – Je suis Sophie Galles, j'ai vingt-cinq ans et une vie est venue se nicher dans mes entrailles. Je ne peux plus travailler, mon ventre est trop lourd. Tous les midis, j'apporte une soupe à Michel devant la mine. C'est plus appétissant que la cantine. Moi, je profite de ces rares instants où il est disponible. Quand il rentre le soir, il se lave, dîne, se couche et s'endort aussitôt. Les mois passent, je m'occupe des tâches quotidiennes et puis un jour, celui de mon anniversaire, il arrive, comme un cadeau.

LOU. – Ton père ?



ÉMILE. – Mon oncle ! Lou, est-ce que tu vois cette femme en chair et en os ?

LOU. – Oui.

SOPHIE. – Je suis Sophie Galles, j'ai vingt-neuf ans, et je reprends la route du travail, tous les jours ouvrés. Dorénavant c'est de la limonade que je mets en bouteille. 355 ou 750 millilitres. Je colle les étiquettes estampillées « Limonade extra fine ». Parfums citron, orange et grenadine. Grâce à l'eau et à la limonade, l'entreprise est en pleine expansion. Moi, je n'ai plus l'énergie des dernières années. Je dors si peu. Michel danse toujours dans les profondeurs de la Terre. Son corps ondule frénétiquement et s'use un peu plus chaque jour. Sa vitalité s'amenuise, à l'instar de mes forces vives. Halle de soutirage. Galeries. Tous les jours ouvrés.

Embouteillage, extraction, bouteilles en verre qui glissent et se brisent, explosifs, cris stridents du cadeau d'anniversaire qui demande toujours plus d'attention, extraction, embouteillage, cris stridents du nouveau-né. Et malgré les difficultés du quotidien, mon ventre accueille un deuxième soupçon de vie qui grandit chaque jour.

ÉMILE. – Mon père.

SOPHIE. – Je suis Sophie Galles, j'ai trente ans et je mets au monde notre deuxième garçon. Amour et épuisement croissent au même rythme. J'ai échangé la halle contre la maison à temps plein. Entretien du potager et du foyer, chaque jour ouvré. Entretien du potager et du foyer le samedi et le dimanche. Je ratisse, je brique, je linge dans un vacarme incessant. Michel ne l'entend pas. Il n'entend presque plus rien. La mine rafle les sens des hommes. Michel a troqué son allégresse, sa candeur, son humour et sa santé contre un salaire d'environ trois francs par tonne de minerai. La mine rafle l'essence des hommes qui tentent d'oublier le soir au bistrot. Michel ne déroge pas à la règle alors je dois souvent aller le chercher avant qu'il ne s'adonne entièrement à la boisson. J'ai trente ans et je me demande où est passée l'insouciance de nos vingt ans. Je rêve de retourner au bal, de rire, de tourner dans les bras de Michel, je rêve de retrouver l'eau, un peu de ma liberté. M'évader. Quelques heures.

LOU. – Voilà pourquoi je ne veux pas d'enfants.

ÉMILE. – Dans le temps, la question ne se posait pas.

*Les wagonnets se remettent doucement en route.*

SOPHIE. – J'ai trente-cinq ans et quand Michel rentre de la mine, il me raconte l'accident. Il l'a échappée belle, une fois de plus. Mais la prochaine ? Le soir, il s'endort et je pleure en silence.

Même vos femmes ont été oubliées. Quand à la maison, de peur elles priaient. Même vos femmes ont été oubliées quand à la maison /

*(À mesure que le convoi s'éloigne la voix de Sophie devient de plus en plus imperceptible.)*

LOU. – C'est une dinguerie ! Oh, non. *(Lou se met à courir en direction du convoi.)* Attendez !

ÉMILE. – Où est-ce que tu vas ?

LOU. – J'ai besoin d'une photo pour mon post !

ÉMILE. – Tu te souviens qu'on va au restaurant ?

LOU. – Lequel ?

ÉMILE. – Celui qui sert du kangourou.

LOU. – Je ne mange pas de viande !

ÉMILE. – Ils ont aussi un très bon risotto aux champignons.

LOU. – Je te rejoins.

*Émile reste un instant sur place, abasourdi.*

ÉMILE. – Eugène, peux-tu m'expliquer ce qu'il vient de se passer, toi qui, dorénavant, en sait un peu plus sur l'au-delà ? *(Il regarde autour de lui puis vers le site de l'université d'Esch-Belval.)* C'est curieux ce nouveau monde qu'on bâtie sur l'ancien, tu ne trouves pas ? Tous ces bâtiments flambant neufs qui trônent au milieu des ruines de notre âge d'or. Est-ce que, comme moi, les épaves implorent la jeune garde de perpétuer leur mémoire ? De ne pas les laisser tomber dans... Oh, qu'est-ce que... *(Il cherche son téléphone, le sort et appelle Lou.)* Lou, je ne me sens pas très bien, est-ce que tu peux revenir ?

## Scène 2

*Au café Theaterstiffchen à Belvaux le dimanche matin avant la Sainte Barbe de l'année 2030. Le bar est rempli d'hommes d'un certain âge. Lou et Pierre, un homme septuagénaire, sont assis à la même table.*

PIERRE. — Les sucres d'orge !

LA SERVEUSE. — Non.

PIERRE. — Les rennes ? Les flocons ?

LA SERVEUSE. — Non.

PIERRE. — Les skis en bois dans la petite boîte ?

LA SERVEUSE. — Au-dessus de ta tête.

PIERRE. — Cette horreur ?

LA SERVEUSE. — Diamond painting ! Quinze mille pièces.

PIERRE. — Diamond quoi ?

LOU. — C'est un tableau qu'on recouvre de petites perles en résine.

LA SERVEUSE. — Le père-noël sur son traineau, vingt-cinq heures de travail.

PIERRE. — T'as rien de mieux à faire ? Sers-moi donc une autre bière, tu seras plus utile !

LA SERVEUSE. — Tu devrais t'y mettre aussi, tu picolerais moins !

PIERRE. — Faut bien que je m'occupe.

LA SERVEUSE. — J'ai quelques idées mais c'est plus de ton âge, pépé !

PIERRE. — Qui t'a dit ça ?

LA SERVEUSE. — Ta femme ! Ma chérie, je te resserre ?

LOU. – J'en suis déjà à mon deuxième café, merci.

PIERRE. – Il est temps de passer aux choses sérieuses ! Qu'est-ce que tu veux ? Bière ? Vin ? Crémant ? C'est moi qui régale.

LA SERVEUSE. – Fous-lui la paix ! Elle est sérieuse, elle. T'es encore là pour ton livre ?

PIERRE. – Non, elle est venue avec nous à la chapelle ce matin.

LA SERVEUSE. – Vous faites toujours ça ?

PIERRE. – C'est la petiotte qui a organisé la commémoration pour Émile. Après tout ce qu'il a fait pour l'amicale...

LA SERVEUSE. – Tu feras un portrait sur lui aussi ?

LOU. – Bien sûr.

PIERRE. – Elle écrit les histoires des femmes aussi.

LA SERVEUSE. – C'est pas ici que tu vas les trouver !

LOU. – Non, mais elles arrivent toujours assez vite dans nos discussions. L'autre jour, par exemple, Norbert m'a beaucoup parlé de Christiane.

LA SERVEUSE. – Il ne s'en remet pas.

LOU. – La solitude le tue à petit feu.

LA SERVEUSE. – À ton avis, pourquoi ils viennent ici ? C'est un des seuls endroits qui crée du lien. Bon, et lui, il t'a parlé de sa majorette ?

LOU. – Ah non ?!

PIERRE. – Pour ça, il faut prendre un verre !

LA SERVEUSE. – Fous-lui la paix, pépé, et raconte !

PIERRE. – Si c'est la patronne qui demande... 9 juillet 1972. Ce jour-là, le Luxembourg accueille le championnat d'Europe des majorettes. J'ai dix-sept ans et il est hors de question de passer à côté du spectacle de jeunes filles en jupes courtes. Je vais donc

acheter deux billets pour moi et mon ami. Quand nous arrivons, il y a une foule devant le gymnase. Nous ne sommes pas les seuls curieux. On rejoint nos sièges et la compétition commence. Les équipes s'enchaînent. Puis c'est au tour de l'équipe nationale de rentrer en scène. Devant nous, une dizaine de jeunes filles luxembourgeoises, vestes rouges à brandebourg, jupes blanches et bottines à lacets. Installation des filles sur le terrain. Postures. Silence. La musique commence et sans attendre, leurs corps statiques se mettent à suivre la cadence, à obéir au tempo, tous parfaitement synchronisés. Marche au pas, droite, gauche, droite, gauche, flexion, moulinet du bâton, sourires figés, droite, gauche, lancé du bâton, marche en rythme, sourires. Je ne perds pas une miette de ce ballet aux allures militaires. Les danseuses inversent leurs places et c'est là que je découvre Carmen. Mon cœur et son bâton se mettent à tourner, à virevolter à l'unisson. Le bâton se fige mais mon cœur, lui, ne peut plus s'arrêter. Je n'ai plus d'yeux que pour elle et une seule obsession : la rencontrer après la compétition.

**LOU.** – Tu as réussi ?

**PIERRE.** – Mon copain connaissait le frère d'une d'entre elles. On l'a accompagné quand il a rejoint l'équipe.

**LA SERVEUSE.** – Elles avaient besoin de réconfort...

**PIERRE.** – Les montoises ont remporté le championnat. Carmen n'a pas eu la coupe mais elle est repartie avec mon cœur.

**LA SERVEUSE.** – Bonjour le lot de consolation...

**LOU.** – Et ensuite ?

**PIERRE.** – J'ai vécu ma première grande histoire d'amour. Mais un soir son père s'est tué au volant. Sa mère n'avait pas les moyens de l'élever toute seule. Elles sont rentrées dans sa famille en Italie.

**LOU.** – Vous ne vous êtes plus revus ?

**PIERRE.** – On s'est écrit pendant quelques années jusqu'au jour où elle m'a annoncé son mariage. Ce fut sa dernière lettre.  
*Un temps.* Mon petit-fils m'a ouvert un compte sur Facebook la semaine dernière. J'ai tapé son nom, par curiosité et sa photo est apparue. C'était bien elle, Carmen, ma belle majorette.

**LA SERVEUSE.** — Depuis il me demande tous les jours s'il doit l'ajouter en amie.

**PIERRE.** — On ne peut rien te confier à toi !

**LA SERVEUSE.** — T'inquiète, j'en parlerai pas à ta femme. Ce qui se dit chez moi reste chez moi. Ce serait dommage de divorcer si près du but !

**PIERRE.** — On verra ce que l'avenir nous réserve. Ce qui est certain, c'est qu'on nous attend pour aller déguster du kangourou.

**LOU.** — Je ne mange pas de viande.

**PIERRE.** — Ils ont /

**LOU.** — Un risotto aux champignons. Excellent.

### Scène 3

*Printemps 2032. Une assemblée est réunie  
sur la place de la mairie de Sanem.*

**LOU.** — Merci à toutes et à tous d'être venu·e·s assister au premier événement organisé par l'amicale des citoyens de Sanem. Il y a quelques mois, nous avons monté cette association avec l'immense envie de recréer du lien entre les habitants. Je suis donc très émue de vous voir si nombreuses et nombreux aujourd'hui et je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour mon grand-père, Émile Galles qui, d'une certaine façon, est à l'origine de ce projet.

Après son départ, et pour répondre à l'importance qu'il donnait à la mémoire, je me suis engagée à écrire un livre de portraits sur celles et ceux qui ont connu les mines de près ou de loin dans notre région. J'ai rencontré et écouté un grand nombre d'hommes et de femmes qui m'ont livré leurs histoires. Le livre a été publié et tout aurait pu s'arrêter là. Mais je ressentais l'envie de continuer à m'investir dans la commune qui m'a vu naître. Un matin, un ami d'Émile m'a suggéré l'idée de ressusciter l'amicale des mineurs en un nouveau projet citoyen. Après des heures de discussions au café *Theaterstiffchen* et quelques démarches admi-

nistratives, nous y sommes arrivé·e·s. La nouvelle amicale de Sanem est née en janvier. Mais tout reste à inventer, ensemble. Nous avons posé le socle, c'est à vous de construire dessus. Trêve de bavardage, il est maintenant temps d'accueillir les participantes et participants du premier atelier mis en place par l'association et que j'ai le grand plaisir de diriger. Merci d'accueillir chaleureusement l'équipe de twirling bâton de Sanem qui va nous faire une petite démonstration en musique. *Une musique est lancée et l'équipe vient se placer.* Inspiré des défilés de majorettes, le twirling bâton est une discipline qui mélange gymnastique rythmique, danse et maniement de bâton. Le tout dans un esprit d'équipe, d'inclusion et de partage. Et comme vous pouvez le voir, il n'y a aucune restriction d'âge !

Merci de m'avoir écouté et place au spectacle !







# Et la terre rouge est toujours là

De Paul Mathieu

**PIERRE**, voisin de Jeannette.

**JEANNETTE**, voisine de Pierre.

**ALIA**, employée de la réserve de Biosphère.

## Scène 1

*Jeannette entre chez Pierre. Elle tient une lettre à la main.  
Pierre tient une lettre identique.*

**JEANNETTE**. – Tu l'as reçue aussi ?

**PIERRE**. – Comme tout le monde.

**JEANNETTE**. – Qu'est-ce que ça signifie ?

**PIERRE**. – Que veux-tu que ça signifie ? Tu sais lire, non ?  
Tu as vu la liste ?

**JEANNETTE**. – On est foutu...

**PIERRE**. – Faut rien exagérer. Je suis persuadé que si l'on suit à la lettre ce qu'ils disent, tout se passera bien.

**JEANNETTE**. – C'est ça, moutonnons.

**PIERRE**. – Ce serait bien d'avoir l'avis d'Alia.  
Elle a ses entrées à la mairie.

**JEANNETTE**. – Qu'est-ce qui a pu motiver tout ça ?  
L'eau qui aurait été contaminée ?

PIERRE. – Ou une fuite à la centrale nucléaire ?

JEANNETTE. – Tu... Tu penses que ça pourrait provenir de la centrale ?

PIERRE. – Peu probable. On aurait eu des informations par la télévision ou par la radio.  
Tu te rappelles, au moment de l'épidémie ?

JEANNETTE. – Mon pauvre petit moineau,  
tu me sembles bien optimiste.

PIERRE. – Peut-être, mais en attendant ? Tu as une autre option ?

JEANNETTE. – Il faut d'abord savoir ce qui se passe (*Elle jette un coup d'œil par la fenêtre*). Tout a l'air si calme, si tranquille. Une belle matinée d'hiver. Regarde, du côté du Gaalgebierg, tout coule comme d'habitude. Une buse plane au-dessus des arbres. Écoute, on dirait qu'elle miaule. Dans le jardin, il y a même un petit rouge-gorge qui sautille près des buissons. Hier, j'ai entendu les cris d'un vol de grues pendant un bon quart d'heure. Tu crois vraiment qu'il y aurait eu un problème quelque part ?

PIERRE. – Je ne sais pas, je vois juste le brouillard qui se lève du côté du mont de Soleuvre.

JEANNETTE. – Soleuvre... Du haut des pyramides de Guizèh, quarante siècles nous contemplent. Ici, le chiffre peut être multiplié par je ne sais combien de millions d'années.

PIERRE. – Arrête ! On va se retrouver dans Jurassic Park.

JEANNETTE. – Tu ne crois pas si bien dire. Une vieille légende prétend que, quand Dieu a créé le monde, à la fin, il lui restait deux petites boulettes de terre collées aux doigts. Il les a secoués et zou ! le Zueseknapp et zou ! le Solverknapp.

PIERRE. – Magie ! Magie ! Am stram gram. Pic et pic et colégram.

JEANNETTE. – Ne prends pas la formule à la légère. Chez les anciens Germains, cela servait à convoquer le loup céleste. De toute manière, c'est pas rien la butte de Soleuvre, cette haute levée de terre abandonnée par l'écho du fond des âges. On la repère à des kilomètres à la ronde.

**PIERRE.** — On y a aussi brûlé des sorcières.

**JEANNETTE.** — Oh ! Il y a une grande part d'exagération dans cette histoire. En tout cas, c'est là que commence la série *Capitaine*. On voit la butte dans la première image du premier épisode. Je l'ai regardé, je ne sais plus, sur Tik Tok ou Instagram.

**PIERRE.** — Am stram gram, pic et pic et colégram.

**JEANNETTE.** — Encore ? Fais gaffe.  
Il va finir par t'arriver des bricoles.

**PIERRE.** — Oui, je sais, le loup céleste... Arrête de jouer les cassandres ... Tant que tu y es, pourquoi pas saint Nicolas qui voit tout ? Tant pis... Je n'aurai pas de bonbons. En attendant, commence déjà par obéir à ce qu'on demande dans le courrier.

**JEANNETTE.** — Bon petit soldat. Lis plutôt la circulaire.

**PIERRE.** — « Chers concitoyennes et concitoyens,

Par la présente, le collègue des bourgmestre et échevins vous fait savoir que dans le cas d'une éventuelle évacuation, il est instamment demandé de préparer les effets et vêtements suivants de sorte à pouvoir les emmener sur-le-champ : de l'argent, les papiers d'identité et les polices d'assurance ; des vêtements chauds et un manteau ; des chemises (au moins deux), des sous-vêtements, un pyjama ou une chemise de nuit, des chaussettes (au moins quatre paires) et des souliers (si possible deux paires) ; des mouchoirs (au moins six), des essuies (quatre) et des effets de toilette ; pour les hommes : kit de rasage ; pour les femmes : nécessaire de couture (aiguilles, ciseaux, fil...) ; des ustensile de cuisine (cuillère, fourchette, couteau), assiettes et gobelets ; une brosse à vêtements et du cirage ; de la nourriture pour au moins trois jours ; une gourde ; un sac de couchage ou une couverture chaude ; ne pas oublier les laissez-passer des enfants. En outre, il serait utile d'emporter un matelas et des oreillers de même que des draps, une couverture et un duvet. Emballez le tout et apposez une étiquette avec l'adresse du propriétaire. Les balluchons seront chargés sur des camions affrétés à cet usage. Les habitations seront surveillées.

Attention ! La préparation de ces mesures d'évacuation ne signifie pas leur mise en œuvre effective. Vous êtes instamment priés de garder votre calme et de ne pas céder à la panique.

Dans les temps difficiles que nous allons peut-être traverser, chacun doit jouer son rôle et aider les malades et les plus faibles. »

**JEANNETTE.** – J’apprécie assez la différence entre les femmes et les hommes... Le poil d’un côté, la couture de l’autre. Conditionnement basique à tous les étages. Les temps difficiles, les temps difficiles... Mais pourquoi ? Bon sang, pourquoi ?

**PIERRE.** – Ne pas céder à la panique... Plus facile à dire qu’à faire.

**JEANNETTE.** – Comme s’il s’agissait de ne s’absenter que pour deux ou trois jours...

Ça ne nous renseigne toujours pas sur les causes.

**PIERRE.** – Et déjà, d’où ça vient tout cela ? D’accord, il y a le logo de l’administration communale, mais après ?

**JEANNETTE.** – Avec tout ce que l’intelligence artificielle peut mettre en place, va savoir.

**PIERRE.** – Des fakes, on en voit partout. Au Japon, la photo d’un ours près d’une école a affolé toute la toile et il s’est avéré que l’animal avait été complètement généré par l’IA.

**JEANNETTE.** – Et puis, ils ne disent pas pourquoi on doit préparer tout ça. À cause de la guerre en Ukraine ?

**PIERRE.** – Les chars sont encore loin.

**JEANNETTE.** – Que tu crois mon pauvre petit moineau... Mais, sur ce coup-là, je te parie que ça n’a rien à voir. Pour sûr que c’est lié à l’eau polluée. Avec ce que l’industrie a abandonné un peu partout, ça ne m’étonnerait pas qu’à la fin... Comme la source de Bel-Val, c’est déjà à cause de ça qu’elle a dû fermer en 1935. Sol pollué, métaux lourds...

**PIERRE.** – Minute papillon, c’est plus compliqué que ça. Dans notre zone un peu oubliée, l’usine était providentielle. Elle faisait vivre toute la région. Quant à la faillite de l’entreprise d’eau minérale, il y a surtout d’autres facteurs. Le raccordement à la distribution d’eau courante et le jeudi noir étaient passés par là. Et puis, il y avait la concurrence des grandes maisons françaises : Évian, Vittel, Vichy...

**JEANNETTE.** – Un régime qui tombe à pic. Bel-Val, c’était pourtant une belle réussite. Une source découverte par hasard par un paysan qui avait fait creuser un puits près de sa ferme au sud du village. Une eau exceptionnelle, exportée dans le monde entier.

Entre 1893 et 1935, ils ont obtenu trente-huit médailles d'or. Il y avait même un petit quatrain qui vantait les mérites de l'affaire :  
Elle jaillit pure et claire  
La source d'eau minérale,  
Elle pétillait dans vos verres  
Tant qu'on l'appelle Bel-Val.

**PIERRE.** — Tu aurais dû être poète... On pourrait essayer autre chose. Tiens : « Chaque gorgée de Bel-Val est une gorgée de campagne. » Ça sonne bien, non ?

**JEANNETTE.** — Ça, tu ne l'as pas inventé. C'était déjà le slogan d'une autre eau française. Quelque chose en -al... Duval, Pieral... Je ne me souviens plus très bien.

**PIERRE.** — T'as la mémoire qui flanche...

## Scène 2

*Entrée d'Alia.*

**JEANNETTE.** — Ah ! Enfin ! Alia. Je suppose que toi tu es au courant de ce qui se passe.

**ALIA.** — Pas vraiment. Presque rien n'a filtré. La bourgmestre et ses conseillers se sont réunis ce matin à huis clos pendant plus de trois heures. Il n'y avait, semble-t-il, qu'un seul point à l'ordre du jour : « Situation du moment. »

**JEANNETTE.** — Mais quelle situation ?

**ALIA.** — On ne sait pas.

**JEANNETTE.** — Bizarre qu'il se soient réunis ce matin. Leur lettre est arrivée hier soir. Tu me diras ce que tu veux, mais il faut tirer cette affaire au clair. On ne nous a pas envoyé ce courrier par hasard. Tout le monde l'a reçu.

**ALIA.** — Ben justement...  
Une lettre au moment où tout passe par le câble...

**PIERRE.** — Une fois de plus, on est complètement emmoutardés.

**JEANNETTE.** – Alia, au bureau, vous vous occupez d'environnement, non ? Vous n'avez rien remarqué ?

**ALIA.** – Oh ! Ça jase beaucoup. On a reçu quelques appels téléphoniques plus ou moins angoissés. Mais nous n'avons aucune indication précise. On répond qu'il faut surtout rester vigilant. Fin novembre, le Luxembourg a accueilli une mission qui devait évaluer les capacités du pays en matière de préparation sanitaire, identifier les axes d'amélioration et tirer des enseignements des crises passées.

**JEANNETTE.** – C'est un fait que les articles alarmistes se multiplient.

**PIERRE, prend un journal et commence à lire.** – Entre 2010 et 2023, selon l'inventaire forestier national, les forêts luxembourgeoises ont émis plus de CO<sub>2</sub> qu'elles n'en ont absorbé. Ce serait lié à un insecte parasite.

**JEANNETTE.** – Mais est-ce que ça justifierait tout ce branle-bas de combat ?

**PIERRE, poursuit sa lecture.** – Depuis des semaines, les contrôles de qualité sont de plus en plus ahurissants. Les déchets enfouis dans la friche industrielle ne se dégraderont pas avant des milliers d'années. À certains endroits, les PFAS ont même pollué les nappes phréatiques.

**JEANNETTE.** – C'est ce que je disais. Que l'eau soit contaminée, que ça ne m'étonnerait pas.

**ALIA.** – Pourtant, tout n'est pas perdu. Dans la forêt d'Ardenne, les loups sont revenus en nombre, comme par enchantement.

**PIERRE.** – Am stram... Bon, d'accord, j'arrête. De toute manière, l'Ardenne, c'est loin de chez nous.

**ALIA.** – Un loup, ça couvre cent kilomètres en une nuit.

**PIERRE.** – Ah oui ! Quand même !

**ALIA.** – Il n'y a pas que le loup, la cigogne noire a, elle aussi, refait son apparition dans les bois du nord du pays. Même par ici, on la voit parfois passer près des clochers, gitane agitant ses grandes ailes noires dans le bleu du ciel.



**PIERRE.** – Tout ça, c'est à cause du réchauffement climatique. On verra bientôt débarquer des kangourous. Plein de kangourous roux qui sautilleront entre Soleuvre et Belvaux et qui, le matin, sur le coup des dix heures, se réuniront chez Mimmchen pour prendre l'apéro.

**JEANNETTE.** – Sacré spectacle ! Note, ce serait un juste retour des choses. Chez Mimmchen, on y jouait des pièces dans le temps. Ce n'est pas par hasard si le café s'appelle d'Theaterstifchen, la petite salle de théâtre.

**PIERRE.** – Tout le village est une immense scène de théâtre. Et au bistro, ce ne sont pas les acteurs qui manquent... Il y a un spécialiste des déguisements, chaque jour, il porte un nouveau bonnet. On le dirait sorti d'une caricature d'Albert Simon. On a aussi celui qui nous bassine avec ses expériences militaires, quand il testait les panzers sur l'autoroute.

**JEANNETTE.** – On ne s'ennuie pas dans ton estaminet.

**PIERRE.** – Pas de danger... Le mieux, c'est l'horloge. Avec ses chiffres dans le désordre. Pas tellement dans le désordre d'ailleurs, il n'y a que le 7 et le 8 qui sont inversés, mais quand tu vois 8 heures moins 10, tu te dis que tu as encore une heure devant toi avant qu'il ne soit 7 heures. Tu peux relancer quelques tournées sans remords. Même dans les pubs anglais, avec leur coup de cloche qui annonce la dernière commande, ils n'avaient pas pensé à ça.

**JEANNETTE.** – Pas claire ton histoire d'horloge.

**PIERRE.** – Mmmm... Fait exprès ! C'est pour mieux arrêter le temps...

**JEANNETTE.** – Pfff. L'arrêter ? Le perdre, oui ! de toute façon, ne parle pas du temps. Tu es d'une autre époque...

**PIERRE.** – Pas du tout ! Au bar, on traite de sujets actuels : les problèmes écologiques, les nouvelles technologies...

**ALIA.** – La technologie, la technologie..., je suis sceptique...

**PIERRE.** – Pourtant, les véhicules électriques, c'est l'avenir !

**JEANNETTE.** – Pas sûr ! Regarde, les trottinettes électriques, tu

dois te pencher en arrière pour monter une côte, te plier vers l'avant pour descendre... Toute une gymnastique.

**PIERRE.** – Tu es une empêcheuse d'avancer en rond !

**JEANNETTE.** – Avec le courrier que nous avons reçu, je me demande qui sont les empêcheurs.

**ALIA.** – Nous en saurons probablement bientôt davantage au bureau de la biosphère.

**PIERRE.** – Biosphère ! Biosphère !  
Est-ce que j'ai une gueule de biosphère ?

**JEANNETTE.** – Mais, au fond, c'est quoi votre biosphère ?

**ALIA.** – Une sorte de traité écologique qui doit nous apprendre à lire le paysage et à réinscrire l'homme dans la nature. La population ne comprend pas toujours ce que l'on veut faire. Dans un but d'éducation permanente à l'environnement, on tente de répondre à de multiples questions avec un souci de durabilité économique et de solidarité... On compte aussi quelques réalisations plus concrètes.

**PIERRE.** – Quoi par exemple ?

**ALIA.** – Ben euh... Tiens ! Le jardin partagé, c'est une belle réussite. D'abord pour les enfants. Et la basse-cour, ils adorent ! Des poules, des canards...

**PIERRE.** – Des kangourous...

**JEANNETTE.** – Arrête de nous casser les pieds avec tes kangourous... Moi, au lieu de canards, je parlerais de canettes. Celles qu'on cultive en pagaille le long des routes. Une poubelle à vingt mètres ? Trop loin...

**ALIA.** – Ce sont les hommes qui saccagent tout.

**PIERRE.** – Tu ne voudrais tout même pas un monde sans eux.

**ALIA.** – Et pourquoi pas ? La protection de la nature représente un autre volet important de notre programme. Tous les moyens sont bons pour le mettre en œuvre. Les animaux et les plantes, mais aussi les formations géologiques... tout est interconnecté.

Même si les mines de fer ont été abandonnées depuis longtemps, elles accueillent une biodiversité incroyable : vingt-huit espèces d'orchidées, des mantes religieuses..., l'alouette lulu vient souvent nicher ici.

**PIERRE.** – Pendant que les espèces rares s'installent, nous, on nous invite à déguerpir.

**ALIA.** – C'est que les espèces rares se sentent chez elles. On revoit même le grand-duc.

**JEANNETTE.** – Le hibou ?

**ALIA.** – Oui, oui, bien sûr. Même si cela reste très fragile. Et la star, c'est le pélodyte ponctué.

**PIERRE.** – Le quoi ?

**ALIA.** – Le pélodyte ponctué. Une petite grenouille qui a les caractéristiques d'un crapaud et une odeur d'ail.

**PIERRE.** – Après les sorcières, voilà les vampires...

**ALIA.** – Et son appel ressemble à des boules de pétanque qui s'entrechoquent.

**PIERRE.** – Eh bé ! Ce n'est pas le sud pour rien...

**ALIA.** – Mais oui ! Le sud, la minette. Certains ont une terre noire jusqu'à l'indigo, nous nous avons la terre rouge. Le fer qui coule dans les veines du sol et qui se communique aux hommes.

**JEANNETTE.** – Mouais. En tout cas, ça ne nous éclaire pas sur le courrier.

## Scène 3

*Le portable d'Alia se met à sonner, elle répond rapidement.*

**ALIA.** – Allô ! Oui... D'accord... Oui... Oui... Salut. À plus !...  
*(elle raccroche)* Bonne nouvelle ! La circulaire de l'administration communale était bien une plaisanterie. C'est un jeune garçon qui a bidouillé l'affaire. Avec quelques camarades, ils ont distribué la circulaire dans toutes les boîtes aux lettres du village. Un courrier anonyme vient de les dénoncer.

**JEANNETTE.** – Quelle mouche les a piqués ?

**ALIA.** – C'est une histoire toute bête. Une classe est allée visiter le musée et, bien entendu, certains élèves ont fait les andouilles. Le prof s'est énervé et les a punis. Du coup, un des gamins a convaincu les autres qu'il fallait se venger.

**PIERRE.** – Mais... quel rapport avec la circulaire ?

**ALIA.** – Comme l'instit est le mari de la bourgmestre, ils ont eu l'idée de lancer une fausse alerte pour enquiquiner l'administration municipale. Ils ont simplement recopié la lettre qui avait été envoyée en mai 1940 pour préparer l'évacuation... Elle est exposée dans une vitrine du musée local.

**PIERRE.** – Ben ça alors ! Ce n'était que ça...

**JEANNETTE.** – Quelle imagination ! Que cela ait été téléguidé par quelqu'un qui voudrait mettre la zone à l'abri de la population que ça ne m'étonnerait pas...

**PIERRE.** – Tant que tout s'achève sans problèmes...

**JEANNETTE.** – Oui ! Tout est bien qui finit bien.  
On peut continuer à dormir tranquille...





# Tant qu'on est là / Avant de brûler

de Fábio Godinho

Distribution

**LE METTEUR EN SCÈNE**

**HOMME 1**

**ACTEUR 1**

**CELLE QUI TIENT LE LIEU**

**CLIENT**

**PERSONNE DU PUBLIC**

*Les rôles peuvent changer de corps chaque soir.*

*Chaque rôle sera joué soit par un homme soit par une femme, et chaque acteur jouera plusieurs rôles.*

## Scène 1

**LE METTEUR EN SCÈNE**

Bonsoir.

*Temps.*

Nous attendons les comédiens de la troupe.

Ils cherchent sans doute une place,

sortent à peine du travail,

ou hésitent encore devant la porte,

comme on hésite avant d'entrer dans un souvenir.

Aujourd'hui, on répète une pièce.

Enfin... on essaie.

Revivre la mémoire de la *Theaterstiftchen*.

Après vingt ans.

*S'adressant à une personne dans le public.*

Oui.

Bien sûr.

C'est de l'ordre de l'impossible,

reproduire une mémoire...

Ce qui a eu lieu ne revient jamais comme avant.  
Ça revient de travers.  
Par fragments.  
Par erreurs.  
L'histoire est écrite quelque part.  
Dans un livre.  
Sur un bout de papier rangé chez l'archiviste.  
Dans une mémoire collective un peu oubliée,  
un peu fatiguée,  
recousue de souvenirs pour ne pas sombrer.  
Ce soir,  
nous verrons ce bar à travers différents regards.  
Le regard d'un homme seul.  
Son bouquet de fleurs repose sur la table,  
chargé de la tristesse du passé.  
Le regard d'un homme à la retraite,  
qui n'est plus obligé de descendre dans la terre rouge.  
Le regard d'un poète,  
qui interprète chaque jour ce personnage au bonnet.  
Le regard d'un groupe d'amis,  
jamais séparés.  
Du moins, ils en sont convaincus.  
Le regard de cette femme derrière le comptoir,  
la seule parmi ces hommes,  
qui depuis son accident n'est plus la même.  
Le regard d'un jeune homme,  
en quête d'amour,  
ou simplement d'un endroit pour rester seul.

*Temps.*

La télévision est allumée.  
Les images passent.  
Le son revient parfois.  
Le monde continue...  
Et nous,  
on s'accroche à ce qu'il reste :  
un café,  
quelques chaises,  
des corps présents,  
et l'idée que le théâtre pourrait retenir quelque chose,  
juste un instant,  
avant que ça disparaisse.

*Il regarde le public.*

Bon.

On commence ?



## Scène 2

*Au comptoir, une discussion commence entre HOMME 1  
et CELLE QUI TIENT LE LIEU.*

### HOMME 1

Ce sera sans aucun doute la dernière assemblée.

Nous sommes moins nombreux, sept en tout, et les jeunes ne s'intéressent plus à tout ça.

C'est dommage, parce que c'est notre terre. La terre rouge.

*(Il voit le metteur en scène ranger les tables pour sa répétition.)*

Moi aussi, je faisais du théâtre.

À l'époque, j'étais chez les scouts.

À l'époque, je n'étais pas encore marié.

J'ai joué une femme qui voyait des fantômes.

Elle avait des visions.

Des créatures, un monde ancien, des choses disparues  
se montraient à elle.

C'était pour rire,

c'était une opérette que nous avions inventée.

Je me souviens encore du texte.

*(Il chantonne en luxembourgeois.)*

« Ech gesinn dat, wat keen anere gesäit,  
am Schiet, an der Nuecht,  
do stinn si nach do »

En vérité...

on essayait juste

de ne pas oublier.

*Un bruit dehors. La porte du café s'ouvre brusquement.*

*ACTEUR 1 entre, trempé, essoufflé. Il tient quelque chose à la main :  
un vieux bonnet mouillé, taché de rouge.*

### ACTEUR 1

Pardon...

pardon, pardon, je suis en retard.

*Il s'arrête. Il sent le silence.*

### LE METTEUR EN SCÈNE

Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

*L'acteur regarde le bonnet. Il hésite.*

**ACTEUR 1**

Je...  
Je suis passé par derrière.  
Par l'ancien chemin.

**CELLE QUI TIENT LE LIEU**

Quel chemin ?

**ACTEUR 1**

Celui qui n'existe plus.

*Temps.*

Il y avait du brouillard.  
Et puis...  
je ne sais pas.  
J'ai cru voir quelqu'un.

**LE METTEUR EN SCÈNE**

Quelqu'un ?

**ACTEUR 1**

Ou quelque chose.

*Il pose le bonnet sur le comptoir.*

Je l'ai trouvé là.  
Par terre.

Comme s'il attendait.

*Silence. Tous regardent le bonnet.*

**CELLE QUI TIENT LE LIEU**

Ce bonnet...  
il n'est pas à toi.

**ACTEUR 1**

Non.

Il est à lui. À Bonnetto.

*Temps.*

Il était là allongé sur le bitume.  
Il me regardait droit dans les yeux.  
Le vide, l'innocence.  
Un silence,  
sans air,  
juste des gouttes...  
Je devais l'aider.

**LE METTEUR EN SCÈNE**

Qui ça ?

**ACTEUR 1**

Bonneto !

**LE METTEUR EN SCÈNE**

Bonneto ?

**ACTEUR 1**

Oui. Bonneto ! Tu m'as dit de travailler sur un personnage du spectacle. Toujours au comptoir, seul et nostalgique, qui change tous les jours de bonnet. Bonneto.

*Silence.*

Tu n'as pas aimé ?

**LE METTEUR EN SCÈNE**

Ah oui ok. Tu es acteur...

J'ai dit :

pas de « killer »,

pas de mort,

pas de crime,

pas de sang,

pas d'histoire morbide,

pas de Zombie.

Juste penser à un personnage et à une scène.

Je veux faire un truc pour rire, un spectacle où on s'amuse, et surtout s'inspirer du théâtre populaire.

Tu aurais pu penser...

à un personnage qui a travaillé dans les mines, qui a porté toute sa vie un casque et qui maintenant ne peut pas sortir sans quelque chose sur la tête. En faire quelque chose de positif.

**ACTEUR 1**

Tu veux encore parler des mines ? Je n'aime pas ça.

Je respecte, mais on va se faire envahir par des Zombies, ou si tu préfères par des russes, des américains, ils vont tous venir... ça c'est le présent... on doit dire aux gens ce qui se passe vraiment dans le monde...

**LE METTEUR EN SCÈNE**

Arrête tu dis n'importe quoi. Sors du rôle, maintenant.

Ça suffit là. Tu n'as pas besoin de devenir méchant en plus.

**ACTEUR 1**

On va faire un spectacle non ? Tu veux parler de quoi ?

Encore du passé ? Alors attends, je te plante le décor.

*S'adressant à un homme dans le bar.*

Vous.

Oui, vous là, avec le verre.

Ne bougez pas.

Parfait.

Vous êtes "le passé".

Vous ne faites rien.

Vous observez.

C'est exactement ça.

*Se tourne légèrement.*

Vous deux, à côté de la télé.

Vous êtes "le présent".

Vous parlez trop fort

et vous avez toujours raison.

*Il avance d'un pas.*

Vous, près de la porte.

Vous êtes "l'avenir".

Vous arrivez toujours au mauvais moment

et personne n'a encore décidé

si vous étiez une bonne idée.

Voilà.

On peut commencer.

Tout est là.

Ah non.

La télé.

*Regardant la télé.*

Oui, oui, catastrophe mondiale, on a compris.

Merci.

*Regarde autour.*

Quelqu'un va encore entrer.

C'est normal.

## **HOMME 1**

*Chantonnant.*

Ech gesinn dat, wat keen anere gesäit,

am Schiet, an der Nuecht,

do stinn si nach do.

Si flüstere mir Saachen,

déi nach guer net geschitt sinn.

Muer reent et –

an iergendeen vergësst säi Schlëssel.

Um Galgebierg ass d'Zäit net esou streng,

si kënnst a geet,

wéi si Loscht huet.

Heiansdo gesinn ech d'Zukunft.

Net wäit.  
Just e Stéck virun.  
Genuch, fir ze laachen.

## Scène 3

### CLIENT

Mon fils aussi est acteur.  
Aujourd'hui, c'est son métier.  
Quand il était enfant, il venait ici avec nous,  
à la Stiffchen, voir les pièces de théâtre.  
C'était quelque chose, vraiment.  
Tout le village se donnait rendez-vous.  
On ne disait pas "on va au théâtre",  
on disait "on se retrouve là-bas".  
Des petits sketches,  
des pièces pour rire.  
Ça chantait beaucoup.  
Des opérettes.  
On riait.  
On respirait autrement.  
Moi, je ne suis monté sur scène qu'une seule fois.  
Un sketch.  
Parce que mon fils voulait jouer  
et qu'au début il était encore très timide.  
Moi, j'ai travaillé toute ma vie  
dans l'industrie sidérurgique.  
Mon père, lui, travaillait déjà dans les mines,  
pour l'ARBED.  
Mon père est mort dans les galeries.  
Le même jour,  
ils étaient trois  
à ne pas être remontés.  
On n'en parlait pas beaucoup.  
Il fallait continuer.  
C'était comme ça.  
La mine prenait parfois,  
et le reste devait suivre son cours.  
Alors pour moi, continuer à travailler là,  
c'était normal.  
Presque une évidence.  
Pas un choix.

Une suite.  
J'aimais bien la comédie.  
Mais en faire un métier ?  
Impossible.  
Ça n'existait pas, pas pour nous.  
J'ai travaillé quarante ans dans la sidérurgie.  
J'ai commencé à la hot, au feu.  
J'ai dû arrêter à cause du service militaire.  
Quand je suis revenu,  
j'ai travaillé au laboratoire.  
J'ai aussi fait les grues.  
Et à la fin,  
j'étais chef d'équipe,  
dispatcher.  
J'ai tout fait.  
C'était une vie entière.  
Quand les mines ont fermé,  
on a perdu le sol.  
Quand le dernier haut-fourneau s'est éteint,  
on a perdu le feu.  
Après ça,  
il a fallu inventer autre chose.  
Tant que je travaillais,  
ça allait.  
Après...  
après, c'était le vide.  
Vous imaginez ?  
Après une vie passée sous terre et dans le bruit,  
se retrouver, avec le silence ?  
Quand tout s'est arrêté,  
il n'y a pas eu de cérémonie.  
On est rentrés chez nous.  
Chacun de son côté.  
Les mines sont fermées.  
Les hauts-fourneaux sont éteints.  
Les associations se dissolvent.  
Mais on est encore là.  
C'est un fait.  
Le reste,  
on verra.

## Scène 4

### CELLE QUI TIENT LE LIEU

Je ressers quelqu'un ?  
J'ai toujours aimé faire ce travail.  
Servir les autres.  
Depuis toute petite, je jouais à la serveuse.  
C'est ce que je voyais autour de moi.  
On allait souvent au café avec mon père.  
Enfin... j'y allais.  
Je lui demandais de m'emmener avec lui.  
Je crois qu'il préférerait parfois y aller seul.  
Le café, c'est un truc de mec.  
Ça l'a toujours été.  
Les femmes n'y allaient pas beaucoup.  
Pas vraiment.  
Encore aujourd'hui, regardez bien :  
les hommes viennent sans les femmes.  
Vous voyez ?!  
Moi, ici, je représente les femmes.  
Je fais attention à cette bande de gangsters.

*(Rire.)*

Enfin... des gangsters fatigués.  
C'est la famille.  
Ma famille à moi.  
Ce lieu,  
ces gens,  
ces hommes.  
Oh, moi, je n'ai plus d'homme maintenant.  
Et franchement...  
ça va très bien comme ça.  
De toute façon, je n'ai que deux solutions :  
ou bien je les prends tous,  
ou bien je n'en prends aucun.  
Et les prendre tous,  
c'est trop de travail.  
Trop de problèmes.  
Alors je préfère n'en prendre aucun.

## Scène 5

*La porte du café s'ouvre brusquement.  
ACTEUR 1 entre. Il est essoufflé. Trempé.  
Il a plus de quatre-vingts ans.  
Ses vêtements sont trop grands, trop lourds.  
Il tient son chapeau contre lui.*

### ACTEUR 1

Pardon...  
Pardon de déranger.  
*Il regarde autour. Cherche un regard.*  
Je ne reste pas longtemps.  
Juste...  
juste un moment.  
*Il s'approche du comptoir.*  
Ils arrivent derrière moi.  
Les seigneurs de Zolver.  
Enfin... leurs hommes.  
Ce n'est jamais les seigneurs eux-mêmes.  
Ils ne font que commander, je les connais eux...  
*Temps.*  
Je m'appelle Jacob Thielen Johann.  
Je viens de Sanem.  
Je suis vieux.  
Ça, vous le voyez.  
*Il sourit faiblement.*  
On ne devient pas sorcier à mon âge !  
Ma femme...  
Ils ont déjà pris ma femme.  
Ils l'ont pendue.  
Et brûlée.  
Là-haut.  
Au Galgebierg.  
*Un silence. Il regarde CELLE QUI TIENT LE LIEU.*  
On m'a dit que je pouvais venir ici.  
Que les lieux où l'on boit  
sont parfois plus justes  
que les lieux où l'on juge.



## CELLE QUI TIENT LE LIEU

Monsieur...

je ne peux pas...

## ACTEUR 1

Je sais.

Personne ne peut.

*Il se tourne vers LE METTEUR EN SCÈNE.*

Vous.

Vous avez l'air de quelqu'un  
qui sait comment commencent les histoires.

Dites-moi...

à quel moment on devient coupable  
quand on n'a rien fait ?

## LE METTEUR EN SCÈNE

Jacob...

Je ne peux rien pour vous.

À votre époque, je n'existe même pas.

Je serais brûlé,  
comme vous.

Je serais marginalisé par une société aveuglée par la religion,  
et la peur...  
comme vous.

*Temps.*

Et pourtant...

me voilà.

Des siècles plus tard,  
à essayer de comprendre  
ce qui se passe quand un monde ne sait plus  
comment regarder ceux qui le dérangent.

On aimerait croire que tout ça est loin.

Que c'est terminé.

Qu'on a appris.

Mais je crois que ce qui nous relie à vous, Jacob,  
ce n'est pas la violence.

C'est l'impuissance !

À votre époque,

on ne savait pas quoi faire de la peur.

Alors on l'a transformée en jugement.

Aujourd'hui,

on ne sait toujours pas très bien quoi en faire.

Alors on détourne le regard.

On attend que ça passe.

Ce n'est pas une faute.

C'est humain.

*Il regarde Jacob.*

Vous cherchez un refuge ?

Nous aussi.

Je croyais que le théâtre en était un.

Un endroit protégé.

Mais le théâtre,

ce n'est pas un abri.

C'est un lieu où on reste ensemble

un peu plus longtemps que d'habitude.

*Il se tourne vers le public.*

Ici, personne n'est obligé de sauver qui que ce soit.

Personne n'est obligé de savoir quoi faire.

Il suffit juste de rester.

D'écouter.

De ne pas faire comme si vous n'étiez pas là.

*Temps.*

Peut-être que c'est déjà beaucoup.

Ce soir,

vous n'êtes pas des juges.

Vous n'êtes pas des témoins.

Vous êtes juste des gens

dans un café

qui entendent une histoire

et qui décident

de ne pas partir tout de suite.

Imaginez ce que vous feriez !

Pas en 1608.

Pas au Galgenbiertg.

Ici.

Maintenant.

Dans ce café.

Si un homme entrait,

et qu'on savait tous

qu'il allait mourir demain.

*Un long silence.*

*Il regarde Jacob.*

On va commencer une répétition dans pas longtemps.

En tout cas je l'espère.

C'est tout ce que je peux vous offrir.

Restez un moment !

## **ACTEUR 1**

Une répétition de quoi ?

Moi, j'étais échevin.

On m'a fait confiance.  
Je n'ai jamais répété.  
J'ai travaillé.  
J'ai jugé quand il fallait juger.  
J'ai signé quand il fallait signer.

*Temps.*

Et maintenant...  
ils disent que je parle aux bêtes.  
Que je fais tomber la pluie.  
Que je fais mourir les enfants.

Après avoir condamné ma femme pour sorcellerie,  
l'avoir étranglée puis brûlée...

*Temps.*

Comment vivre après avoir vu ça ?  
Comment continuer à respirer  
quand on vous arrache quelqu'un  
devant les yeux,  
et au nom de Dieu ?  
C'est à devenir fou.

Oui.

Nous n'avons rien fait.

Rien.

Jamais.

Ils voulaient m'atteindre.

Alors ils ont commencé par elle.

*Silence.*

Parce que c'était plus simple.  
Parce qu'on ne protège pas les femmes  
quand la peur décide à votre place.  
Depuis ce jour-là,  
je marche encore,  
mais je ne suis plus vraiment là.

*Il regarde ses mains.*

Regardez-moi.

Je tremble quand je tiens un verre.

Comment voulez-vous que je commande le diable ?

*Il se tourne vers le public.*

Vous.

Oui, vous.

Qu'est-ce que vous feriez ?

Si un homme de quatre-vingts ans  
entrait ici

et vous disait qu'on va le brûler demain ?

*Temps.*

Je sais.  
Vous diriez :  
« Ce n'est pas notre affaire. »  
Ou :  
« On n'y peut rien. »  
C'est exactement ce qu'ils ont dit  
pour ma femme.

## **CELLE QUI TIENT LE LIEU**

Il faut partir maintenant.

### **ACTEUR 1**

Je n'ai plus que ce lieu.  
Et même ici,  
je ne tiens pas.  
*Il reprend son chapeau.*  
Je ne demande pas qu'on me croie.  
Je demande juste  
qu'on me laisse rester  
jusqu'à ce que la nuit passe.  
*Un long silence.*  
C'est bon.  
Je vais sortir.  
Avant que vous ayez peur.  
*Il se dirige vers la porte et s'arrête.*  
Si demain le feu monte depuis la colline,  
ce ne sera pas un orage.  
*Il sort lentement. Silence.*

## Scène 6

### HOMME 1

Ma femme et moi, ça fait soixante ans qu'on est mariés  
cette année.  
Soixante ans.  
On a traversé des moments difficiles,  
c'est normal,  
on est toujours resté soudés.  
Elle est le seul amour que j'ai eu dans ma vie.  
Le seul.  
Elle a donné naissance à nos deux filles.  
Maintenant, je suis trois fois grand-père.  
Ça aussi, ça arrive sans prévenir.  
Ma femme s'est toujours occupée des enfants.  
C'était comme ça.  
On ne discutait pas.  
On faisait.  
Quand j'étais jeune, il y avait huit dancings dans les environs.  
Huit.  
Moi, je les ai tous faits.  
Avec les copains.  
C'était des vraies fêtes.  
Les filles venaient souvent accompagnées des parents.  
Parfois même de toute la famille.  
On dansait sous surveillance rapprochée.  
Mais on dansait quand même.  
Ma femme, je l'ai rencontrée comme ça.  
Dans un dancing.  
Mais avant de pouvoir lui parler,  
ça m'a pris deux mois.  
Deux mois à retourner au même endroit,  
tous les samedis soirs.  
Le Dancing « Beim Jang ».  
C'était une grande salle cachée derrière  
une porte coulissante énorme,  
qui s'ouvrait seulement le week-end.  
Le groupe était presque toujours le même.  
La musique était toujours très forte.  
C'est le souvenir que j'en ai.  
Elle, elle était toujours là, avec ses frères.  
Avant de pouvoir l'approcher,

il fallait devenir ami avec les frères.  
Quand j'ai enfin sorti quelques mots,  
elle m'a regardé et m'a dit :  
« Enfin... t'en as pris, du temps. »  
À partir de là, j'ai commencé à la connaître.  
Et surtout...  
j'ai commencé à danser avec elle.  
Je n'avais jamais dansé avant.  
Jamais.  
Mais on adorait ça.  
On dansait pendant des heures.  
Il faut dire que c'était le seul moment  
où je pouvais poser mes mains sur son corps,  
sans finir à l'hôpital.  
Elle était assise à une table,  
avec ses frères  
et ses parents.  
Je lui ai demandé si elle voulait danser.  
Elle n'a pas répondu.  
Elle a juste déplacé son regard...  
vers son père.  
Là, j'ai compris.  
Il fallait d'abord l'accord du chef.  
J'ai bégayé un peu.  
Il a hoché la tête.  
J'ai tendu la main.  
*Il se lève, et tend la main à une PERSONNE DU PUBLIC.*  
On s'est dirigés vers la piste de danse.  
J'avais le trac.  
Vous imaginez bien.  
La première fois, impossible de l'oublier.  
C'est resté gravé,  
dans le corps...  
et puis la musique s'est lancée.  
J'ai posé une main autour de sa taille,  
l'autre tendue,  
sa main douce posée sur la mienne.  
*La musique de Sam Cooke – Wonderful World démarre.*  
*Ils dansent.*  
*Ils oublient les personnes autour.*

## LE METTEUR EN SCÈNE

*S'adressant à HOMME 1*

Ok.

Merci.

C'était très bien.  
*HOMME 1 continue de danser.*  
*Le metteur en scène se dirige vers ACTEUR 1.*  
On va refaire du début.  
Mais la première scène de Bonneto,  
on va l'essayer avec Alice.  
*Il regarde l'actrice qui joue CELLE QUI TIENT LE LIEU, ici Alice*  
Ça te va ?  
Tu fais donc une entrée quand Georges (*nom de l'acteur*  
*jouant HOMME 1*) dit sa réplique :  
« En vérité...  
on essayait juste  
de ne pas oublier. »  
Comme ça,  
je vois aussi ta proposition.  
*Il s'écarte.*  
*La danse continue avec HOMME 1 et la PERSONNE DU PUBLIC.*

FIN





## Aude-Laurence Biver

Comédienne, metteuse en scène et autrice, Aude-Laurence Biver débute sa carrière à Paris.

Sa première pièce, *Lâleh, une fleur en partage*, est publiée aux Éditions Thot puis créée au Théâtre du Centaure au Luxembourg.

Elle développe en parallèle son travail de metteuse en scène en montant *Le Poisson belge* de Léonore Confino, *Le Mensonge* de Florian Zeller, *Moi, je suis Rosa* de Nathalie Ronvaux, *Fracassés* de Kae Tempest, *Never Vera Blue* d'Alexandra Wood et *La Ville Ouverte* de Samuel Gallet.

Son dernier texte, *Sous la dalle, un coquelicot*, est mis en voix par Jean Boillot dans le cadre du Souffle lors du Festival d'Avignon 2024, au cloître du Palais des Papes.

## Paul Mathieu

Comme il se promène beaucoup plus qu'il n'écrit, Paul Mathieu a semé des livres un peu partout en France, en Belgique, au Luxembourg et ailleurs. C'est vrai que le voyage forme une partie de son fonds de commerce. Du coup, quitte à visiter des azimuts variables, il a plongé dans tous les genres, de la nouvelle — assez fraîche parfois — aux poèmes sans rimes ni raison, en passant par le théâtre et par quelques tentatives d'essais sur divers aspects de la littérature. Belge et luxembourgeois, il aime à transcender les frontières qu'elles soient géographiques ou littéraires.

## Fábio Godinho

Il y a toujours eu le texte, il y a toujours eu la mise en scène, il y a toujours eu le jeu. Et puis il y a tout ce qui gravite autour : *Luar Editions*, *En quête*, *Sales gosses*, *Des voix sourdes*, *Leuchtfeuer*... des spectacles, des projets, ici et ailleurs.

Pour le reste, cherchez sur Chat ou sur le Net.

Cette résidence au format « RDV Stammdësch » est soutenue par la CCPHVA, le Syndicat Pro Sud (Minette Unesco Biosphère), la ville d'Esch-sur-Alzette et la ville de Sanem, dans le cadre du projet Interreg ATRACT-AB.

*Le Gueuloir remercie Éric Belkhirat, coordinateur culture de la CCPHVA,  
Patrick Risser, Président de la CCPHVA,  
Christian Weiss, maire d'Esch sur Alzette et président de Pro Sud,  
Simone Asselborn-Bintz, Bourgmestre de Sanem,  
Cliff Schmit, Responsable culture et communication de Sanem,  
Sarah Raparoli, Service des Relations publiques et de la Culture de Sanem,  
Yann Logelin et Isabelle Renoir de Pro Sud, Céline Schall à la Ville d'Esch ,  
Et Mme. Zirves alias Mimmchen pour son accueil au Café Theaterstiffchen,  
ainsi que toutes les personnes qui nous ont raconté un bout de leur vie.*

Photographies par Claire Humbert, attachée à la coordination.  
Coordination générale par Godefroy Gordet. Présidence par Serge Basso De March  
Graphisme par Victoria Kieffer.  
Rédigé en Libre Caslon Text et Libre Caslon Condensed.  
Imprimé par Sprint24, Rome, Janvier 2026.







